

donné beaucoup de peine pour apprendre l'anglais, et il ne se trouvait pas autour d'elle une seule personne qui comprît un mot de cette langue. Elle savait broder et peindre, et le jour même de son retour à la maison paternelle, il lui avait fallu se mettre au métier à tisser de la grosse étoffe. Enfin, au couvent, elle avait déclamé *Athalie*, et au village on l'appelait *Marichette*.

Fort heureusement pour la jeune fille, le couvent ne l'avait pas dégoûtée du village. Elle y rapportait un esprit exempt de tout orgueil déplacé, de tout dédain sot et ingrat ; et elle reprit sa place auprès de son père avec autant de candeur, de respect et d'amour, que si elle ne l'eût jamais quittée. Elle sut dissimuler à merveille les premières répugnances qu'elle éprouva involontairement pour les humbles et rudes travaux de la campagne ; elle prit même à tâche d'effacer tout ce qui causait entre elle et ceux qui l'entouraient une disparité choquante, et cela au grand désappointement de son père, qui trouvait fort mal que sa fille ne sût pas mieux faire la *grosse demoiselle*. Ce mécompte était d'ailleurs amplement compensé par le bonheur qu'elle lui procurait. Marichette ne se démentait pas un seul instant : les attentions les plus délicates, la plus naïve soumission, les plus tendres caresses trompaient l'ennui du bon cultivateur, qui se décida à vivre uniquement pour sa fille. Il sortait rarement, et passait les soirées à écouter, bouche béante, les lectures qu'elle lui faisait. Son voyage de Québec créa même quelque étonnement ; une aussi longue absence était tellement en dehors de ses habitudes, qu'elle intrigua vivement toutes les commères de la paroisse. Quant à la pauvre enfant, le départ de son père était pour elle un véritable chagrin, le premier qu'elle éprouvait depuis sa sortie du couvent. Les sept grandes journées qui s'étaient déjà écoulées, et qu'elle avait passées seule avec une vieille voisine, lui avaient paru sept grands mois. Le soir du huitième jour, plus